



Née dans 2 mondes

Aude de Laforcade

« C'est seulement à cause de ceux qui sont sans espoir que l'espoir nous est donné »

Walter Benjamin

1- Née dans 2 mondes

Née dans deux mondes, je n'appartiens à aucun. Le monde de ma mère, rempli de tension et jeux, luxe et dispute, beauté et fragilité. Le monde de mon père, empreint de bonté, dénuement et générosité, d'honneur et parole donnée.

Mes parents se connurent à Bordeaux où ils se sont mariés en juin 1951. Ils partent aux Etats Unis où mon père achève sa formation de pilote de chasse de l'Aéronavale. Ma mère a 20 ans, mon père 22, quand mon frère naît à Pensacola dans le jazz et la Nouvelle-Orléans. On m'a dit que je suis née à Toulon, à l'hôpital maritime Saint Anne.



Quand nous partîmes en Tunisie, notre père commandait la flottille, la 11F.

De Bizerte, je n'ai plus beaucoup de souvenirs et aucun de ma sœur Isabelle qui avait 1 an. Mais je me souviens très bien du balcon et des bulles de savon flottantes brillantes et légères dans l'air. Je ne m'en lassais pas et soufflais sans cesse m'envolant avec elles dans le ciel, rejoindre mon père.

Lors de nos promenades, nous avions comme mission mon grand frère et moi de chercher des pièces de monnaies romaines. Celles de mon frère lui valaient les félicitations et le sourire éblouissant de notre mère, les miennes étaient repoussées avec dédain. Je ne me décourageais pas et repartais pleine d'espérance rapporter ces trésors pour ma mère, qui les rejetait toujours dans la terre. J'avais 3 ans, quand l'espoir m'a abandonné de voir naître son sourire et son amour.



2- Il y a la neige, il y a le froid

Il y a la neige, il y a le froid, dedans, dehors, autour de moi. Bousculée, houspillée, bonnets, écharpes volent au dessus de ma tête quand enfin je suis prête pour affronter le temps glacial. Dans cette pension de famille, il y a ce jeune homme un pied dans le plâtre si calme si doux. Un matin où la neige tombe fort, je refuse de sortir et me réfugie près de lui : dis tu veux bien me garder! Il acquiesce souriant en rassurant mes parents. Il m'a donné la main et j'ai souri. Nous avons marché tout doucement, ma petite main dans la sienne. Nous avons fait un bonhomme de neige puis nous sommes allés au café, j'ai bu un chocolat. Il m'a donné la main et j'ai souri.

Chaque matin, je cours à la fenêtre, priant que la neige ou la tempête me permette de rester avec lui pendant que les parents skient. Depuis deux jours, dans la salle à manger, je guette sa chaise vide. Quand la serveuse nous apporte la soupe, rassemblant tout mon courage, j'ose lui demander : où il est? Sa réponse fut brève : Il est parti. J'ai rougi. Je me souviens de mes doigts tremblants, de l'assiette renversée, les parents m'ont disputé. Je me souviens de ma fuite dans le salon, de ma cachette derrière les gros rideaux, de mon souffle saccadé embuant les vitres givrées.

Il est parti sans m'embrasser

Il est parti sans rien me dire

Dehors, c'est la nuit. Les flocons de neige tombent doucement sur les sapins illuminés. C'est si beau, les guirlandes, les rires et les chants, les étoiles dans le ciel. C'est Noël. Ai cinq ans, veut mourir. Mourir comme la petite fille aux allumettes. Mourir comme les fleurs de la petite Ida après avoir dansé toute la nuit dans la salle de bal du château. Veux être enterrée au fond du jardin avec les fleurs dans la jolie boîte puis renaître comme elles dans l'histoire.

Je me souviens

Avant d'être là, j'étais là bas

Dans cet état de non matière

J'étais lumière

J'étais cet infini, ce Sud où je suis née

Enfant la nature était en moi

Ruisselante balancée par les vagues

J'étais ces grains de sable roulant sous mes doigts

Ces particules de chaleur impulsant la vie

Ces nuages glissant dans le ciel

3- Devesset



Je me souviens de nos voyages avec les parents. Nous, les quatre enfants entassés à l'arrière dans la vieille Aronde noire. Nous quitions Toulon, la mer et les mimosas, retrouver les myrtilles et les fleurs sauvages, l'odeur du miel et des sapins de l'Ardèche. C'est au dernier virage après avoir traversé le village de Devesset, qu'apparaît la ferme et le chalet dans nos cris d'allégresse.

On passait les mois de juillet dans la propriété de nos grands-parents maternels. On m'a dit que j'étais une enfant rebelle, quand mon père me demanda de mettre le couvert, j'ai grimpé sur la table de la salle à manger en déclarant : mets pas le couvert, suis pas la bonne. Mon insolence m'a valu une belle fessée et mes révoltes me privaient souvent de dessert. Malgré les punitions, je claironnais toujours moi y m'en fiche et répondais invariablement aux réflexions de ma mère par cette formule qui devait me plaire, ça rentre par une oreille ça sort par l'autre.

Au chalet, grand-mère verse le lait dans une jarre en terre cuite et dans des faisselles qu'elle dépose près du poêle. Le lendemain, elle nous sert le lait caillé dans les bols. Parfois nous sortons les grandes bassines en cuivre, nous les remplissons de framboises, fraises des bois ou de myrtilles récoltées au gré des chemins. Nous stérilisons les pots, ensuite nous versons la confiture. Mais celle que je préfère, c'est sa délicieuse marmelade avec des tranches d'oranges, pamplemousses et citrons. Quand nous allons voir ses ruches, en retirant les rayonnages, la couleur ambrée du miel luit au soleil. Avec les fleurs d'arnica, grand-mère prépare la décoction dans un grand bocal en verre. Elle m'apprend le nom des fleurs sauvages, me révélant le monde secret des plantes oubliées, lors de nos longues promenades dans la forêt.

4- Tous les matins

Tous les matins notre mère nous sert une bouillie de flocons d'avoine. J'écarte soigneusement les grumeaux et les peaux que j'étale sur le rebord de l'assiette, mes lèvres s'arrondissent en soufflant bien fort pour que ça se disperse. Mon frère me surveille, parfois il me dénonce. Ma mère me gronde, je dois finir cette chose blanchâtre avant de partir à l'école.

Tous les matins, je laisse ma petite sœur en larmes qui me supplie de l'emmener en m'agrippant de ses bras décharnés. Malgré mes baisers, impuissante à la consoler, je suis désespérée de la laisser toute la journée avec notre mère qui n'a ni la patience ni le désir de faire le petit train ou l'avion avec chaque cuillerée, la faire sourire pour qu'elle avale une bouchée. Il me faut partir, refermer la grille du jardin en prenant la main de ma sœur.

Tous les matins, je longe le terrain vague qui hante mes nuits d'enfant. Je tourne le dos aux assassins, aux gitans qui m'enlèvent, aux loups qui me dévorent sur le chemin, au poignard qui me transperce, me dépèce dans la lueur du petit matin. Mes pas claquent timides, hésitants dans la ruelle sombre. Mes pieds glissent sur les pavés, s'affolent quand les chiens hargneux se jettent en hurlant contre les grilles. Des ombres menaçantes surgissent derrière les arbres, les portes et les encoignures des maisons. J'ai 8 ans...

Je me souviens

des marchés à Toulon portant comme une esclave les paniers que ma mère remplissait de fruits, légumes et de ses commentaires, m'expliquant comment choisir le poisson avec la peau ferme, l'ouïe bien rouge et l'œil brillant. Excédée, je la suis en traînant les pieds. De retour à la maison, elle continue à la cuisine sur la façon d'éplucher, laver puis ranger dans le bas du réfrigérateur. Exaspérée, j'ai hâte de claquer la porte de ma chambre pour me plonger enfin dans mes livres. Elle est belle la Reine des Neiges dans le conte d'Andersen. Très belle et terrifiante avec son miroir ensorcelé qui pénètre les cœurs les transformant en bloc de glace. Ma mère lui ressemble avec son teint de porcelaine et ses cheveux de jais. Comme elle, ses yeux étincellent, en eux ni calme ni repos. J'ai peur qu'un éclat de son miroir ne transperce mon cœur. Je n'ai pas dix ans quand ma mère massacra mon paradis.

J'ai grandi en perdant le souvenir merveilleux des nuits de mon enfance quand il fallu quitter Toulon et la maison pour emménager dans l'appartement des grands-parents maternels. J'ai connu le Nord à l'âge de 10 ans, le froid, la grisaille et la honte le 1er jour de la rentrée en 6ème dans cette nouvelle école. À Saint-Dominique on porte un uniforme bleu marine, mais le mien est usé, mes chaussures éculées. Je sus à leurs regards que je ne leur ressemblais pas et qu'elles ne m'accepteraient pas, les punaises de Neuilly-sur-Seine. Je me souviens de notre armoire vide où pendent nos trois uniformes et un seul autre vêtement soigneusement rangé par nous. Notre mère nous néglige, ni baiser, ni câlin ne rythme notre journée, à part ses réflexions qu'elle me réserve avec les corvées. Mon frère aîné en est exempté, malgré mes protestations virulentes, hurlant mon indignation.

Mon père, ce héros que j'aime tant vole dans le ciel. Il fait des loopings dans son avion à réaction, pique sur nous en rasant la propriété dans un fracas assourdissant. On se jette à terre hurlant de joie et de terreur. Notre père continue de venir nous dire bonjour mais de plus haut dans le ciel, à mon plus grand regret. Aujourd'hui encore quand éclatent les orages, tonnent les éclairs, tombe la foudre, moi j'adore, ça me rappelle mon père.

5- Racines

Nous passons les mois d'août à Auriac sur Dropt près de Duras dans la famille paternelle. Le Sud-Ouest, c'est mes racines, le caveau de la famille à Pau. Tout l'amour de Bon-papa s'exprime dans les petits meubles qu'il fabrique pour nous dans son établi ou chaque outil est accroché au mur. Mais ce qui m'impressionne le plus c'est la chambre noire où il développe ses photos, des portraits en noir et blanc et le grand carton où il range ses dessins, ses aquarelles et ses fusains.

Dans la demeure familiale, ni chauffage, ni salle de bains, mais une cuvette au-dessus de nos têtes, on la remplit avec le tuyau d'arrosage du potager. On tire sur la chaîne, On reçoit un filet d'eau, On s'amuse. On donne à manger aux poules et aux lapins, On ramasse les fraises, les tomates et les haricots verts. On cueille les pommes et les poires du verger, on joue avec la brouette, on monte sur la vieille mobylette. Dans le grenier, il y a les uniformes, les robes en mousseline et celles en perles dans les malles, on se déguise on a le droit. On lit les livres anciens avec les gravures d'époque. On court dans l'immense vestibule où sont accrochées les armes de nos ancêtres, vestige d'un monde perdu avec le château.

Lors des vacances de Pâques, le soir, on bassine les draps humides avec des bouillottes en terre, on se glisse ma sœur Isa et moi dans le grand lit avec nos chaussettes. Nous avons toujours connu Bonne maman malade, diabétique, alitée dans sa chambre. Elle décède. Un mois après, Bon papa meurt à 73 ans dans son sommeil, son beau visage repose paisible. Au pied de son lit, son chien de chasse n'a pas hurlé mais reste inconsolable. C'est tatie qui nous l'a raconté, la famille est sous le choc. J'ai 12 ans, mon père 36.



6- Londres

J'adore le lycée Français et mes professeurs, j'ai 15 ans et suis toujours aussi sauvage. Mon père m'incite à sortir sous la protection de mon grand-frère dans les partys, mais les garçons sont collants. Je ne réitère pas l'expérience, préférant lire la correspondance d'Héloïse et Abélard. L'année suivante fût dévastatrice pour nos études. Après avoir déposé notre petite sœur à l'annexe du lycée français, ma sœur Isabelle et moi bifurquions sur Hyde Park, débattant des heures du divorce probable des parents et de la dépression de notre mère. Nous étions passés maître dans l'art de subtiliser le courrier du Lycée, les prévenant de nos multiples absences.

Pour la rentrée, les parents nous envoient mon frère et moi dans une école privée à Paris et mettent nos deux sœurs dans un pensionnat anglais en dehors de Londres. Ma mère choisit pour mon frère un superbe foyer près de l'école des Petits Champs. Pour moi, ce fut un foyer de l'Assistance Publique à Neuilly, près des grands parents maternels : pour toi c'est mieux me dit-elle. En septembre, mon père m'accompagne, blêmit en découvrant le foyer. Ému, il me serre dans ses bras, je lui promets de bien travailler.

Mon statut particulier me vaut la confiance de la directrice et des expériences inoubliables. Un soir, elle emmène tous les enfants au cinéma, ferme la maison à clé pour ma sécurité me laissant seule à travailler. Plus tard, la sonnerie retentit avec insistance, je dévale les trois étages et aperçois à travers la porte vitrée, une petite femme brune titubante et ivre. Elle veut entrer et embrasser sa fille, impossible de lui ouvrir n'ayant pas la clé. Nous avons longuement parlé, elle reviendra demain. Je crains le retour des enfants et ne veux pas que sa petite fille la voit dans cet état. Je ne dors pas cette nuit-là et raconte l'incident à la directrice. À 17 ans, je découvre l'univers de l'Assistance Publique.

Tous les vendredis après les cours je pars avec ma meilleure amie Joëlle chez elle. Ses parents et ses deux sœurs m'accueillent pour le shabbat. J'aime le rituel et les prières, les échanges à table, les discussions avec ses parents d'origine ashkénazes et découvre la vie d'une famille unie. Le samedi matin, nous allons à la synagogue place des Vosges retrouver leur oncle rabbin. Je lis les livres que son père me prête sur la Shoah, ceux d'Hannah Arendt, Elie Wiesel, les récits Hassidiques de Martin Buber et tant d'autres.

Le dimanche je déjeune chez mes grands-parents, ensuite avec ma grand-mère nous allons au cinéma des Champs Élysées. Elle me laisse toujours choisir le film, après la projection nous allons prendre le thé chez Angelina dont j'adore l'ambiance surannée. Un béret sur la tête, le plus souvent en pantalon et twin-set, j'admire l'élégance et la délicatesse de ma grand-mère. Plus tard, j'ai porté son long manteau du soir en shantung noir avec ses revers en velours. Ce manteau de Balenciaga, je l'ai porté jusqu'à ce que la trame usée, tombe en lambeaux.

L'année suivante de retour en France, les parents se séparent, notre père est nommé à Brest. Nous nous installons avec notre mère à Neuilly dans l'immense appartement que nous ont laissé nos grands-parents maternels. Ma petite sœur Florence, se retrouve à l'école Saint Dominique souffrant des pestes de sa classe. Je lui apprends comment envoyer un bon direct à la figure de celles qui l'embêtent. Après avoir appliqué ma méthode avec succès, elle a des amies maintenant, je suis fière de mes talents de pédagogue !

7- Un des rares portraits qu'il me reste



Cette photo, c'est Frédéric qui l'a prise et développée dans son labo à Fontenelle. Nous étions à la campagne, chez ses parents absents ce week-end où nous nous sommes aimés pour la première fois. Nous avons 18 ans et passons notre bac de philo.

Pourquoi j'ai gardé cette photo ? C'est un des rares portraits qu'il me reste. Les autres, je les ai déchirés ou jetés. Ce rapport de haine avec moi-même et mon image a duré longtemps. Aujourd'hui, je ressorts cette photo en noir et blanc, ce gros plan de mon visage de trois-quart encadré par les cheveux longs, cachant en partie la joue et l'œil gauche, le regard clair, limpide, le cou masqué par le col de la chemise entrouverte. Je me souviens de la chemise en velours bleu que je portais ce jour-là. Je me souviens des sept années passées ensemble. Intact l'amour, la tendresse tant d'années après.

Après mon bac, mon père refusa mon choix pour des études de cinéma. Je m'inscrivis alors aux Beaux Arts en architecture, les études étaient passionnantes et la vie aussi. J'apprenais mon métier de réalisatrice en travaillant sur les films de Frédéric comme assistante et script. J'ai réalisé mon premier film de fiction «Ce soir, la nuit déjà». Comme j'ai aimé ces années là où nous allions au St André des arts voir les films de Godard, Bergman, Pasolini, Welles, Cukor et tant d'autres. Plus tard, mon père m'assura que j'avais bien fait de suivre ma voie en découvrant mes émissions et documentaires à la télévision. Il m'avoua son regret d'être passé à côté de nous quand nous étions enfants. Il était si souvent absent lors de ses missions à l'étranger. Il me confie son bonheur et me raconte les moments heureux qu'il passe avec mon fils Alexandre.



8- Abandon

Grand-père va mourir, je le sais. Je quitte mon studio rue Tiquetonne et m'installe à Neuilly. Ma mère m'inquiète depuis un an, depuis le décès de grand-mère. Je veille sur elle et grand-père, mais pour combien de temps ? Cette année là, je refuse de me marier hantée par ma mère trop en danger, je ne peux pas la laisser. Grand-père meurt. Ma mère bascule dans ses errances, dans ses souffrances. Souvent elle disparaît, prend le train mais pour quelle destination ? Elle achète par lots entiers des livres anciens et objets lors des ventes à Londres chez Sotheby ou Christie's. Elle brade les meubles magnifiques, les antiquaires se frottent les mains. J'assiste impuissante à ce gâchis et me souviens de grand-père qui voulait me nommer gestionnaire en laissant seulement l'usufruit à ma mère. Il avait raison, nous le savions, mais je ne pouvais accepter.

Lorsqu'on m'autorise à venir la voir, surprise par la sonnerie stridente de la grille d'entrée, j'attends un long moment devant le seuil et sursaute quand claquent les lourdes serrures derrière moi. Hypnotisée par l'énorme trousseau que tient l'infirmière ouvrant puis refermant ces portes, on longe des couloirs. J'entends des sons étranges, des plaintes mêlées de gémissements. J'aperçois des silhouettes effrayées qui s'éloignent, d'autres me heurtent et me scrutent.

Je la cherche parmi eux.

Il me faut patienter sur une chaise dans le couloir, car le médecin chef veut me voir. Entendre son diagnostic, un traitement lourd, l'obligation de prendre des médicaments toute sa vie. Ce qui n'évitera pas les crises qui surgiront n'importe où, n'importe quand, il ne faut pas espérer d'amélioration. Pour l'instant, son état ne permet ni sa sortie, ni son retour à la maison. Il a demandé sa mise sous curatelle.

Je la vois entrer dans cette salle commune, le visage défait et cette obscurité au fond des yeux. C'est à peine si elle me reconnaît, moi sa fille. Je ne peux plus rien dire, je ne sens plus rien sauf cette douleur au ventre. Je me souviendrais toujours de ma mère à l'hôpital de Clermont de l'Oise, et moi si démunie devant l'immensité de sa souffrance.

Je l'ai aimée ce jour-là pour la première fois.

Au début j'étais révoltée, je haïs ce médecin et son diagnostic, je veux qu'elle guérisse. Plus tard, j'ai accepté ma mère avec sa maladie, tous ces allers retours incessants entre la maison et l'hôpital. À Sainte-Anne, je connais tous les services, les infirmières et le jardin où nous nous promenons quand elle va mieux juste avant son retour à la maison. Seule, je viens toujours seule lui rendre visite, apporter son linge, rencontrer les médecins. J'ai 30 ans, je ne m'y habitue pas, je ne m'y habituerai jamais.

Dans ses yeux parfois j'entrevois la lueur de celle qui a aperçu le néant. Elle n'a plus goût à rien, ne mange plus, ne boit plus, ne dort plus. Elle est absente, elle fait semblant. Cela fait des années que je n'entends plus le rire de ma mère. Parfois elle disparaît, coup de fil de la gendarmerie me prévenant que ma mère été transférée à l'hôpital de...

Cela se répète pendant des années, au moment des crises dues à sa maladie qu'on appelle bipolaire ou maniaco-dépressive. J'essaye de gérer au mieux jusqu'au jour où ils l'ont internée, le médecin chef en rendant son diagnostic, a demandé sa mise sous curatelle, douloureux moment devant le juge des tutelles. Pendant 12 ans je vécus près d'elle dans le duplex à Neuilly. Le juge des tutelles appuie cette mesure garantissant à ma mère mon soutien moral et financier. Après la mésaventure avec ses anciens tuteurs, le juge me désigne comme curatrice avec l'accord de la fratrie.

J'adoucis au mieux cette mesure qui la spolie de son autonomie et de sa liberté. C'est la honte et l'humiliation, la tristesse et la mort dans ce monde de rejet et d'exclusion. Cet anéantissement du quotidien, ce processus de démolition, ce désamour de soi, cette menace de suicide qui rode autour de ma mère, de son enfer elle ne revient que de courts instants parfois deux ou trois mois avant d'être à nouveau hospitalisée



Ma mère et son amie peintre, Fitzia

9- Dans mes nuits obscures

Je cherche des mots précieux pour nous aider à vivre. Je me souviens des mots que ma mère a prononcé après la lecture de mon scénario, L'humour dans l'Art ? C'est la première fois que je lui donne à lire un de mes textes. Ma mère a étudié le grec et le latin, elle m'a transmis son amour de l'art et de la littérature avec ses auteurs préférés, Eschyle, Virgile, Sophocle, Dante et tous les autres. Mais son exigence, son souci de perfection est si élevé qu'auprès d'elle, je suis toujours ce vilain petit canard avec mes maladresses et mes fautes d'orthographe jusqu'à ce jour magnifique d'août 2003 où elle a prononcé ces mots qui m'ont bouleversée. Ces mots restent gravés en moi.

Aude, c'est remarquable.

Abasourdie par ce compliment que je reçois pour la première fois, groggy comme un boxeur après un uppercut, sonnée par la violence des sentiments d'espoir et de bonheur qui me submergent. Ces mots résonnent encore en moi.

Aude, c'est remarquable.

Aude, c'est le prénom qu'elle a choisi pour moi, l'aînée de ses trois filles. Elle aime mon prénom et déteste le sien, Claude. Enfant, je me souviens quand elle me contait La Chanson de Roland. Ce prénom était peu courant, les professeurs me complimentaient dessus, c'était bien le seul que je recevais. Je détestais l'école et changeais souvent d'établissement.

Quand ma mère me prêta un livre de Saint John Perse dont je ne me souviens plus du titre, s'inscrivit dans ma chair la phrase, «Quand vous aurez fini de me coiffer, j'aurai fini de vous haïr», réveillant le souvenir quand elle me tirait les cheveux en arrière plantant ma barrette dans mon crâne d'enfant. Puis ce moment émouvant lorsque ma mère me récita le poème de Cesare Pavese «La mort viendra et elle aura tes yeux». Et tous nos délicieux échanges après sa lecture du livre que je lui prêtais, «L'écriture ou la vie» de Jorge Semprun, mais aussi sur James Joyce, Jorge Luis Borges partageant sur les auteurs de ce même émerveillement.

Ma mère a choisi d'aller dans une maison de retraite à Neuilly où nous avons rencontré la directrice et rempli son dossier. Elle est ravie de sa décision, elle y a des amies mais le médecin de l'établissement vient de nous signifier son refus sous prétexte de sa maladie. Ah le salaud ! Nous sommes anéantis. Ma mère disparaît, elle est partie seule sans me prévenir à l'hôpital St Anne. Je suis inquiète en la voyant, elle est fatiguée. L'hôpital m'appelle ma mère a eu une attaque, ils l'ont transféré ailleurs au diable vauvert, là bas c'est épouvantable. Je me bats pour qu'on l'accueille à l'hôpital de Levallois. Le directeur accepte de la prendre malgré son dossier, elle se retrouve dans un service de gériatrie à 71 ans. Je lui propose de rentrer à la maison, d'abattre la cloison qui sépare les deux appartements pour le réunir comme il était avant du temps des grands-parents. Mais elle préfère rester à l'hôpital, j'acquiesce la mort dans l'âme. A l'aube, le directeur de l'hôpital me téléphone.

10- Elle est partie

Elle est partie sans m'embrasser
Elle est partie sans rien me dire

J'aurais aimé la serrer une dernière fois dans mes bras, lui tenir la main jusqu'à la fin comme je lui avais promis. J'ai posé un dernier baiser sur son front, elle était magnifique malgré le bandage entourant son visage. J'ai choisi son ensemble en soie blanche, elle est si belle en blanc, puis j'ai appelé tous ses amis. Ils sont venus nombreux à l'église. Une croix de fleurs blanches posée sur son cercueil. Après la messe, ils sont tous venus à la maison. Ils m'ont dit que j'étais son portrait que je lui ressemblais. Cela m'a fait plaisir et peur à la fois. Je pense à ma mère, à l'amour qu'elle ne pouvait donner, aux souffrances que nous avons partagées. Avec sa maladie, elle m'a fait le plus beau des cadeaux me révélant son humanité.

Mais je ne peux plus la couvrir de baisers, de tendresse, ni lui souhaiter de bonnes fêtes, celle des mères ou son anniversaire. Je ne peux plus lui donner à lire mes textes. Je ne peux plus entendre sa parole. J'aimais tant son regard, son écoute.



J'ai entrevu l'abîme

Dans ce lieu inconnu de nous
Dans ce lieu dont on ne revient pas
Dans ce lieu qui nous est interdit
Fouillant les entrailles de la terre
Ensevelie dans ce tombeau ce caveau
Recouverte de cendres de poussières et d'os
De bois de vers et d'écorces

J'ai hurlé son nom

Elle s'est donné la mort
Elle s'est jetée par la fenêtre
Elle est morte sur le coup
Plus d'issue
Plus de sens ma vie
Plus envie de sortir
Peur de mourir la nuit

Je n'écris plus

Je ne peux plus écrire
Je n'ai plus de mots pour dire
Ce que je sais de nos origines
Plus de mots pour désigner
Plus de nom à porter
Plus rien à pardonner

Plus que la mort
La mort des mots
Mourir de plus de mots
Mourir de ce désir là.

J'ai traversé le miroir dans une solitude extrême
J'ai relevé mon front sous les calomnies
J'ai accroché un sourire à ma face devant les sarcasmes
J'ai tracé mon chemin quand les autres m'ont tourné le dos
Je me suis reconstruite grâce à l'amour de mon fils bien aimé
Aujourd'hui j'écris sur ma mère, mon amour pour ma mère

11- Saigon

Je parcours les deux livres de photos en noir et blanc, l'un sur l'Indochine l'autre sur Saigon, que mon père avait ramené lors de sa mission en Indochine. Enfant, j'étais fascinée par ces portraits, en particulier par celui de cette fillette accroupie dans un sa pan. Nous avions le même âge, le bonheur irradiait son visage, son sourire éblouissant.



Je me souviens de ce rendez vous manqué à Saigon avec mon père en octobre 2000. J'étais sortie dès 5 heures du matin filmer la ville, à mon retour à l'hôtel, je l'ai attendu puis cherché longtemps dans Ho Chi Minh. J'aurai tant aimé qu'il me raconte ses souvenirs quand il était pilote de chasse en 1954. Il avait 24 ans. J'ai filmé ce pays où mes oncles et tantes sont nés. Ce voyage dans la mémoire familiale où mes trois tantes évoquent leurs souvenirs et le secret. L'histoire de Charlotte qui fit la connaissance de ses demi-frères et sœur, à l'âge de 75 ans. Après une si longue absence, les liens se tissent peu à peu, les lieux émergents, l'émotion surgit, lors de ce retour au pays. J'ai aimé réaliser ce film sur ma famille renouant avec cette terre indochinoise, celle de leurs origines. Réunion à Toulouse chez mon cousin Christian pour la projection du film, Charlotte est décédée, mes tantes Madette et Marie, cousins et cousines sont tous venus. Pendant la projection, l'émotion est palpable. Mais mon père n'est pas là car sa femme est mourante. Le lendemain il me téléphone nous annonçant son décès.

Deux mois après, mon père m'appelle me révélant avec précaution sa maladie : un cancer des deux poumons, m'expliquant qu'il n'y a rien à faire. Bouleversée, je prends le train pour être auprès de lui. Mon père n'est pas marqué par la maladie, il est magnifique, serein. Alexandre nous rejoint. Trois semaines après, il meurt dans la nuit du 31 mars à l'âge de 76 ans. Je suis à la fois soulagée et choquée par la perte brutale, irrémédiable de mon père.

C'est en découvrant les photos et des documents inconnus dans la malle remplie des papiers de la famille, puis en feuilletant les carnets de vol de mon père avec les dates relatant ses nombreuses missions en France et à l'étranger, que j'ai pu reconstituer sa carrière avec nos déménagements successifs et l'émergence de mes souvenirs les plus lointain.

Mon père n'est plus là pour partager les films avec moi. Je me souviens de son appel après avoir vu le film de Christophe de Ponfilly, Massoud l'Afghan. Il l'avait beaucoup aimé et m'a demandé si je connaissais le réalisateur et comment pouvait-il se le procurer. Pourquoi n'ai-je pas organisé une rencontre, un rendez vous avec Christophe cela m'était facile mais je n'ai pas osé !

Je pense à mon père en voyant le dernier film de Hayao Miyazaki, **Le vent se lève**. Pour le titre de son film, Miyazaki a emprunté à Paul Valéry le début d'un vers du poème Le Cimetière marin, Le vent se lève !... il faut tenter de vivre ! J'ai aimé ce film mais ne suis pas bouleversée comme je l'ai été durant la projection que mon père m'avait préparé à bord du Clemenceau. J'étais seule dans la salle de projection fascinée par les images, submergée par le son assourdissant des avions retrouvant les sensations et les souvenirs de mon enfance.

Je me souviens, c'était au printemps 1981 avant le dîner qu'il donna à bord du porte avion pour la famille. Quand mon père m'attribua au dîner la place d'honneur en face de lui, je fus surprise et embarrassée mais c'était sa façon à lui de m'exprimer son amour et sa fierté.



12- Issue de cette terre

Issue de cette terre où je retournerai
Le temps a roulé, balayé ma mémoire
Des mythes anciens me laissant malheureuse
À guetter notre histoire et notre mémoire aussi
Depuis ce jour où ta souffrance percute la mienne
Quand dans la nuit ma mémoire rejoint la tienne
Devant l'immensité de mon désert
Où trouverais-je mon chemin?

Je n'ai ni boussole ni carte ni eau
Je n'ai rien je ne suis plus rien
Habitée par cette sécheresse
Il me faut marcher et mourir peut-être
sans jamais entrevoir un oasis.

Éclaboussée de poussière, ballottée sur ce dromadaire
Je suis ce chamelier ridé et fatigué, marchant inlassablement
Ces dunes à l'infini, ces bouffées de grenadiers, ce jardin de palmeraies
Ce raclement de la chaise en fer sur la terrasse du café
Cette musique lancinante autour de la place à Douz
Dans ces palabres parmi les burnous
Je suis cette ficelle au bout des doigts de la fillette
Dans ce tablier bleu d'écolière rapiécé
Cette vieille femme ratatinée sous son voile beige, claquettes aux pieds
Visage et mains marquées par les années, le temps passé.

Lorsque passé, présent, futur se dissolvent
Dans un parfum de menthe au fond d'un thé
Rires et caresses emmêlés parmi des cartes
Que l'on jette sur la table entre des voiles colorées
En désignant l'horizon avec son bâton
Le vieil homme m'a montré le chemin
Dessinant son âme dans le sable

Aux portes du désert
Le hasard a déposé
Au bord de mes lèvres
Des mots précieux
Que j'ai oubliés
C'est un secret
Qu'il me faut retrouver